

laissant ensuite la parole à Pierre NICOLAS

AVANT l'oeuvre Fête Dieu

*Les cloches* – texte de Pierre NICOLAS, organiste (suppléant) à la Collégiale Saint-Jean

Les cloches des cathédrales et des églises carillonnent, les sirènes des pompiers retentissent, des coups de feu sont tirés. Les maisons sont couvertes de drapeaux tandis que les rues sont lieu de fête: les ouvriers quittent les usines, les jeunes femmes embrassent les militaires, la foule crie sa joie, chante *La Marseillaise*, jeunes et adultes lancent des pétards, et les réverbères, longtemps éteints, sont vivement rallumés. Nous sommes le 11 novembre 1918, l'armistice signe la fin des combats, mais pas celles des souffrances des poilus et des familles, petite paix fragile, laissant aux peuples vaincus un amer goût d'humiliation, gonflant le péché de nationalisme ; les pleurs ont bien du mal à sécher, à faire oublier la boucherie, les combats sauvages, les tranchées, les champs de bataille, les gaz, les punitions et autres fusillades pour défaut d'obéissance, la peur... l'angoisse...

Les cloches des cathédrales avaient carillonné, soixante jours après Pâques, pour cette FETE DIEU, fête du Saint-Sacrement, fête de l'agneau Christ livré pour enlever le péché du monde... FETE DIEU 1918 dans le Nord de la France, présentant l'arrivée meurtrière, les derniers assauts de l'Allemagne ennemie, les bombes destructrices... Alors les cathédrales donnent leur voix, leur appel au silence des bombes, leur espérance d'être épargnées... et les cloches sonnent, sonnent, bourdons et clochettes, grande volée, carillon d'espoir...

**FETE DIEU ..... Hendrik ANDRIESSEN (1892 – 1971)**

Guillaume APOLLINAIRE – Nîmes, 30 janvier 1915

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée  
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien-aimée  
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt  
Un obus éclatant sur le front de l'armée  
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur

Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace  
Couvrirait de mon sang le monde tout entier  
La mer les monts les vals et l'étoile qui passe

.....  
Le fatal giclement de mon sang sur le monde  
Donnerait au soleil plus de vive clarté  
Aux fleurs plus de couleur plus de vitesse à l'onde  
Un amour inouï descendrait sur le monde

.....  
Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie  
Souviens-t'en quelquefois aux instants de folie  
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur  
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur.  
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie  
Ô mon unique amour et ma grande folie

CHORAL : JUSTORUM animae in manu Dei sunt Jacques IBERT

## AVANT BOULNOIS

*Ma bien chère épouse* - texte de Pierre NICOLAS

Ma bien chère épouse,

Je t'écris sur ce mauvais papier, avant de repartir aux tranchées ; car je crois ce soir ou demain l'heure sera venue d'aller battre ces maudits Boches, ce n'est pas une rigolade... je viens t'embrasser, la main sur mon coeur, là où le vicaire a posé une belle médaille ; elle représente Saint-Michel, notre bel archange, notre protecteur. Avec lui , le grand défenseur de Dieu, de l'église, je vais combattre pour nous sauver de cette boucherie, de cette barbarie inhumaine...

Notre aumonier est arrivé hier soir, tard, dans le fracas épouvantable des mitrailleuses... Notre compagnie barbote dans la boue, notre abbé vient dans un bel uniforme tout neuf... A peine est-il arrivé que sa belle capote en laine est tachée du sang des blessés qu'il reconforte, il appelle les brancardiers, en hurlant plus fort que sifflent les balles, il ferme les yeux des morts, il rassemble les morceaux épars près des corps, pour qu'ils soient au moins inhumés entiers.

La nuit est tombée, j'entends gémir la terre, pleurer les vivants, j'entends l'archange lever son glaive pour nous envoyer vers l'absurde, souffrir encore et encore, mourir peut-être, qui sait ?

Finalement l'aumonier n'ose même pas parler de Dieu, pas plus d'ailleurs d'ange ou d'archange, et certes pas de paradis. Pas d'alleluia dans notre enfer, nos psaumes sont la compagnie des rats, avec la mélodie du froid, la misère de la faim et de la peur. Ma chère épouse, prie pour moi, pour nous, pour notre survie... supplie Saint-Michel l'Archange et sa cohorte d'anges de redonner *un peu* d'humanité aux hommes... qu'ils se battent pour labourer les champs, retourner la terre pour qu'elle soit fertile, qu'ils moissonnent et chantent la vie.

Ma bien chère épouse, la folie me guette, je vois le lion manger près de l'agneau, je rêve de soldats posant les armes, de bombes flottant dans les airs sans jamais rien détruire, j'entends la musique des justes, à la droite de Dieu, pour l'éternité...

**BOULNOIS : Paraphrase symphonique pour la dédicace de la fête de Saint-Michel**

AVANT VIERNE

*TOCCATA* - texte de Pierre NICOLAS

TOCCATA – de l'italien toccare : toucher

Toucher les claviers, bien sûr, avec grande virtuosité.

Le 1er août 1914, le tocsin de toutes les églises de FRANCE appelle à la mobilisation générale.  
Le 11 novembre 1918, les cloches qui restent encore accrochées sonnent et carillonnent, pour un armistice au goût amer : près d'1 million et demi de victimes en FRANCE, 8 millions en EUROPE.

TOCCATA – toccare : toutes les familles ont été touchées, dans leur chair, dans leurs espérances.

Et comme si la folie des humains ne suffisait pas, la grippe espagnole, dès février 1918, ajoutera 500.000 morts en FRANCE, 30 millions dans le MONDE.

TOCCATA – toccare : notre monde est complètement toqué, tapé, taré, avide de sang, agrippé aux affligeantes rancoeurs des nationalismes les plus radicaux, monde dérangé qui mêle religion et rancoeur, philosophie et vengeance.

Toccare – TOCCATA .... !!!

René VIERNE : TOCCATA

Le clairon sonne au loin, forçant les fatigues.  
Des regards morts sur des visages meurtris  
Se lèvent, affirmant le doute, l'incompris.  
Des larmes s'écoulent rompant l'immense digue.

-

C'est un soleil et non le temps d'une boucherie  
Qui, ce jour, se lève. Des ombres s'avancent,  
Le long des tranchées de la désespérance.  
De la terre, s'ouvrent des bouches noires de carie.

-

Le clairon balaye les frontières de mort.  
Des cris et des rires venant de l'ennemi,  
Se mêlent aux joies de tous nos soldats amis.  
Oubliée la haine, le désespoir et les torts.

-

Des tranchées sortent des hommes vivant sous terre,  
L'uniformes invisibles, ils regarde le ciel.  
Le clairon sonne la fin des combats. Si fier.  
Redonnant la vie, face au monde fou et cruel !

-

Les hommes titubent. L'officier devient le frère.  
Les larmes écoulant le trop plein de haine  
Les rancunes, les frères morts laissés en terre  
La guerre est finie. La paix entre en scène.

-

Ils reviendront dans leurs foyers ces gueules cassées  
Ces soldats d'une guerre civile. La grande guerre !  
Guerre ou l'Europe entière s'est suicidée  
Apportant un siècle de lutte et de misère.

-

Le clairon sonne la fin des combats, la paix !  
L'avenir porte un nom. L'espoir d'une autre vie!  
Une vie qui retrouve un prix. Souvent oublié!  
Ce jour à un autre goût. La guerre est finie

*Gérard Brazon*

Avant STANFORD :

Dans nos trous, nos tranchées cloaques, que faisons-nous Seigneur ?!

Attendre, picoler, taper le carton, recevoir les ordres des gradés, entendre les miserere des curés, et il faut sortir de la tranchée, charger, tuer, embrocher, revenir en rampant, ramener morts et blessés, si on peut, et retomber dans le trou, dans cette fosse gluante.

Ah ce n'est pas la fosse de l'opéra, quoique – parfois – on se demande, ça hurle pareil, ça chante dans toutes les langues... et quel orchestre ! La baïonnette bat la mesure, le clairon fait le solo... et les grandes orgues – vous savez – ces tubes qui envoient à l'ennemi nos obus bien pointus.

Ah la belle musique, la superbe poésie. En alexandrins, s'il vous plait, car les vers pour nous, c'est la vermine.

Où sont nos poètes ? Disparus dans le mépris de la loi du plus fort...

Et nos compositeurs ? Seuls restent dans les églises les planqués, les réformés.

Et nous, pauvres poilus, que nous reste-t-il d'autre que notre sang pour peindre des tableaux d'avenir.

Ah la grande guerre... elle a usé notre courage, détruit nos familles, nos enfants, nos artistes, notre patrimoine. Saloperie de guerre dont certains humains, parait-il, sont fiers, au point d'en refaire d'autres, ici ou là, pour vendre nos foutues armes, pour sauver nos chers emplois..

Seigneur, le travail des hommes est écrabouillé par les bombes des hommes...

Seigneur, donne aux humains la grâce de pouvoir hurler, crier, pour exiger la PAIX, la vraie paix... la paix qui sait dire à son voisin, à son prochain : PARDON... PARDON ...

Charles Villiers STANFORD : Sonata Eroica